

INTERIEUR.

NOUVELLE-ORLÉANS, 29 MAI.

Nous apprenons que M. Gathien Prévail a résigné la place de Secrétaire du Conseil de Ville.

Nous nous voyons à regret dans la nécessité d'entretenir nos lecteurs de certains faits, qui, certes, ne les amuseront guère. Mais l'honneur nous force à ne pas laisser plus longtemps sans réponse les assertions mensongères, les imputations enluminées et tout le fatras de fausses insinuations et de petit-journal en langue étrangère, qui se publie dans cette ville de trois en trois jours, rempli régulièrement contre nous de ses insignifiantes colonnes, dans le but de nous perdre dans l'opinion de ceux qui le lisent.

Ce langage doit paraître étrange dans l'Abelle; il est vrai que nous ne nous sommes jamais permis envers ceux qui ont attaqué notre feuille; parce que nous n'avons jamais pu leur supposer des intentions aussi méchantes. Mais cette fois, les agresseurs nous ont mis au point de ne rien ménager. Pour que ce que nous avons à dire ne soit pas intelligible pour quelques uns de nos abonnés, nous reprendrons les faits de plus haut.

Nés républicains, et habitant au milieu du peuple libre chez lequel nous avons pris naissance, nous aurions cru, en établissant cette feuille, faire injure à nos concitoyens et à nous mêmes si nous ne nous étions pas dévoués dès l'origine à la défense de ces sages théories politiques nées des lumières de plusieurs siècles; de ce grand principe de la souveraineté du peuple, sur lequel repose nos belles institutions; en un mot, si nous n'avions embrassé la cause de la civilisation contre l'obscurantisme et l'absolutisme. Dès lors, la défense de tout peuple libre, de tout peuple opprimé, entrant dans le cercle des obligations que nous étions imposés; et par une conséquence directe, tout gouvernement despotique, tout gouvernement établi par la force armée et non par le vœu des peuples, devaient trouver en nous des ennemis acharnés et irascibles, toujours prêts à dévoiler leurs attentats et leurs actes tyranniques, toujours prêts à les signaler à la haine et au mépris des hommes libres du monde entier. Mais, guidés par la raison, nous ne devions pas confondre, et nous croyons pouvoir dire que nous n'avons jamais confondu les gouvernants avec les gouvernés, les tyrans avec les tyrannisés, les peuples gémissant sous un joug odieux avec ceux qui le leur avaient imposé.

Dans de telles dispositions, nous n'avons point hésité d'embrasser la cause des nouvelles républiques de l'Amérique du Sud contre leur mère patrie, non seulement parce que de bonnes raisons pouvaient légitimer leur indépendance, même en examinant la question que sous ce seul point de vue; mais parce que les prétendus droits de l'Espagne sur ces immenses contrées sont dérisoires, puisqu'ils dérivent de la conquête qui n'est, comme on sait, que le droit du plus fort; et que si ce droit en était un pour l'Espagne il existe aussi pour les Américains, qui ont enfin été assez heureux pour débarrasser de la domination espagnole le pays conquis. Lors donc que, l'année dernière, l'Espagne fit une tentative pour reconquérir le Mexique, nous nous élevâmes de toutes nos forces contre ce projet, et nous fimes des vœux pour le succès de la liberté mexicaine, comme nous en avions fait et comme nous en faisons tous les jours pour le succès de la liberté française, de la liberté anglaise, de la liberté de tous les peuples. A l'époque où il fut question de l'expédition espagnole, commença dans cette ville la publication du petit journal dont nous avons parlé plus haut et qui, dès son apparition, se signala par des publications furibondes contre l'indépendance de l'Amérique dite espagnole. Nous crûmes devoir une réponse à ceux qui venaient répandre sur milieu d'hommes libres, d'aussi scandaleuses et étranges doctrines; et nous sortîmes des bornes de notre modération habituelle, nous défendîmes les droits d'un peuple voisin et ami, qu'on vilipendait et qu'on voulait représenter comme rétrogradé au dernier degré de l'abrutissement, assertion qui, dans le cas même où elle aurait été fondée, ne prouvait rien, philosophiquement parlant, en faveur des prétendus droits de l'Espagne. Au lieu de réfuter nos objections, qui portaient sur des faits et s'appuyaient sur des principes généralement admis par tous les peuples qui se vivent pas sous la domination des moines, le petit journal, l'Espagnol, puis qu'il faut en faire le nom, entra dans une série d'immenses détails sur l'incapacité morale et physique des Mexicains, et s'en prit à quelques mots, échappés dans la chaleur de la discussion, pour nous nuire dans l'opinion des Espagnols qui habitent la Nlle. Orléans, en nous montrant comme des ennemis irréconciliables de ces mêmes hommes! Vainement nous nîmes cent fois cette abominable calomnie, vainement nous lui dîmes que notre haine était toute pour les oppresseurs, que nous n'avions que compassion et sympathie pour les opprimés, et que nous ne pouvions qu'estimer des hommes qui s'opposaient à la tyrannie de leur gouvernement pour venir chercher la liberté sous le ciel de notre pays: l'Espagnol ne cessa de poursuivre le système de mauvaise foi qu'il avait adopté, celui de calomnier nos intentions. Forcés alors de prendre une autre marche, nous lui proposâmes une question toute philosophique, celle de discuter, abstraction faite de toute idée particulière de peuple, le droit de conquête; mais il se garda bien de nous prendre au mot, il se garda bien de nous dire qu'il n'était pas

des injures, et il le refusa d'accepter. Depuis cette époque, nous ne sommes plus occupés du tout de ce journal, qui à la fin, interprétant notre silence dans son vrai sens, se tut sur notre compte.

Mais voilà que l'Abelle, poursuivant ses publications incendiaires, recommence avec une nouvelle fureur ses attaques contre nous. A propos de quoi? c'est le plus plaisant de l'affaire, comme on va le voir. Dans les derniers Nos. du Figaro de Paris qui nous sont parvenus, se trouvaient deux lettres supposées par l'éditeur, dont la verve satyrique s'adressa aux dépens de tous les travers du siècle, et qui dans un moment de gaieté, à propos de la demande faite dernièrement par l'Espagne aux Haïtiens, voulut mettre en correspondance le grand roi Ferdinand VII et l'illustre président Boyer; ne trouvant rien de mieux pour égarer nos abonnés, nous avons copié tout ou long et nous avons mis dans notre feuille ces deux lettres singulières dont tout le monde a ri; toutes les semaines, excepté l'éditeur de l'Espagnol, qui, sans doute, n'entendant pas le français, a pris la balle au bond et a cru fermement que nous donnions comme un fait authentique une plaisanterie, sur l'objet de laquelle personne ne s'est mépris. Si l'éditeur de l'Espagnol s'était borné au premier article par lequel il répondit à ces deux lettres, et où il entassait syllogisme sur syllogisme et dilemme sur dilemme pour prouver 10. qu'elles étaient apocryphes, et 20. que de leur contenu on devait inférer que le roi d'Espagne était au dessous du dernier pègre d'Haïti; s'il s'était borné à cet article nous n'aurions fait que rire de sa colère. Mais nous savons positivement qu'il n'est plus dans l'erreur sur l'origine de ces deux lettres, et cependant il continue de s'en servir pour nous diffamer au près des Espagnols qui habitent cette ville, disant que nous avons voulu dégrader aux yeux des Louisianais son maître et toute sa nation. La méchanceté la plus noire peut donc seule lui inspirer ses écrits; c'est par cette raison que nous avons résolu de relever encore une fois ses calomnies, les faussetés dont il remplit ses colonnes, et les doctrines dangereuses qu'il ose proner dans une république.

Comme dans ses quatre ou cinq derniers Nos. il ne fait que rabâcher les mêmes injures et ressasser mille fois les mêmes idées, nous nous bornerons à examiner celui du 25 courant, dans lequel il répond à un article, (signé l'Espagnol) inséré, il y a quelques jours dans la colonne espagnole de notre feuille; et laissant à l'auteur de cet article, le soin de répondre aux attaques personnelles dirigées contre lui, nous ne nous occuperons que de celles qu'on a jugé à propos de glisser contre nous dans la même No. du 25.

L'Espagnol commence par affirmer que c'est nous qui avons écrit les Lettres de Ferdinand VII à Boyer et de Boyer à Ferdinand VII. C'est une insigne lâcheté: il est vrai que, par une négligence qui nous est quelquefois commune avec quelques uns de nos confrères de tous les pays, nous avons négligé de donner crédit au Figaro; mais nous pouvons fournir la preuve que ces lettres sont extraites de ce journal. Notre plume, trop novice encore, n'a rien produit de semblable: à César ce qui est à César. L'Espagnol pouvait laisser le fait en doute, mais il a cru qu'il pourrait nous nuire en affirmant qu'il l'a écrit. Que le mal arrive à celui qui le souhaite à autrui.

L'éditeur de l'Espagnol dit, que, même avant la seconde époque de la publication de son journal, nous avons inséré une multitude d'articles contre lui, et que malgré que les auteurs de ces articles eussent éprouvé les injures et les impostures, il n'a pas demandé contre eux justice aux tribunaux, parce que dans son prospectus il avait annoncé qu'il ne répondrait jamais aux attaques personnelles dirigées contre lui. Cette générosité chevaleresque, ou diplomatique, à deux causes fort simples: la première est probablement que l'éditeur n'avait rien à opposer à ce qu'il appelle le comble des injures et des impostures. La seconde, c'est que ces articles, tout offensants qu'ils étaient pour son amour propre, n'étaient pas de nature à être traduits devant les tribunaux comme libelles. Passons.

Dans une longue phrase, que nous traduirons en peu de mots, il prétend que nous avons inséré impunément, une foule d'articles contre ses compatriotes, pour les insulter et les dégrader dans l'opinion; et que nous n'avons jamais rien dit en leur faveur. C'est encore un mensonge; d'abord, nous le défions de citer un seul article de l'Abelle, dans lequel les Espagnols soient insultés individuellement. Nous n'avons jamais parlé de ce gouvernement espagnol et de ses actes, et de la nation considérée comme corps politique; le reste, c'est-à-dire la vie privée des individus, ne peut nous occuper, à moins que nous ne voulions faire le métier de diffamateurs, comme tel. Et quant aux Espagnols qui habitent cette ville (car c'est eux surtout que l'on voudrait faire croire que nous avons insultés), nous les divisons en deux classes: les uns sont naturalisés dans l'état et jouissent de tous les droits de citoyen; ceux-ci sont nos compatriotes, nos amis, nos frères, devant la loi, et nous ne pouvons qu'être jaloux de leur honneur; ils ne peuvent être à nos yeux des Espagnols; ce sont des Américains comme nous, comment pourrions nous en médire? Les autres, qui ne se sont pas encore fixés parmi nous, sont des étrangers, malheureux pour la plupart, dont la conduite régulière mérite des éloges; et nous n'avons pas attendu les criaileries incendieuses de l'Espagnol pour pratiquer envers eux les devoirs de l'hospitalité, quand il a dépendu de nous; plus d'un témoignage irrécusable corroborera cette assertion. Nous ne prétendons pas tirer vanité de peu de bien que nous avons pu faire à quelques infortunés; mais, par les brutales calomnies à l'aide desquelles on veut nous noircir aux yeux de ceux qui ne nous con-

naissent pas, on nous a forcés de dire ce qui ne serait jamais sorti de notre bouche et encore moins de notre plume. Et bien! moi, l'éditeur, quels sont donc ceux de vos compatriotes habitant de cette ville, que nous ayons voulu dégrader dans l'opinion des autres? Mensonge! Mensonge!

Se rabattant toujours sur les deux malencontreuses lettres de la fabrique de Figaro, l'Espagnol s'écrie dans un accès de rage concentrée; que nous avons imprimé que son ROI est infirmement adoussé du dernier pègre d'Haïti, nous qui n'avons jamais eu à nous plaindre de lui! Que répondra à une telle insinuation? Rien, sinon que celui qui nous occupe a oublié sans doute qu'il est dans un pays où la pensée et la presse ne sont pas sous la ferule des satellites du bon plaisir; et que s'il lui est loisible de s'extasier devant les vertus de son maître, il nous est permis, à nous, de déchirer hardiment le voile qui couvre les turpitudes de sa vie, et de les exposer de tems en tems aux yeux de nos compatriotes, pour que cette vue leur vaille une salutaire leçon, qui puisse à jamais les détourner de l'idée de se faire les valets d'un de leurs léguaux. Pour servir l'éditeur dans ses interminables commentaires sur la royauté espagnole, les hautes et sages vues politiques de son souverain, etc., etc., nous amuserons nous à fouiller dans l'histoire et à répondre par mille faits, que tout l'univers connaît? Ce serait abuser de l'attention de nos lecteurs, que nous avons mise aujourd'hui à une rude épreuve: il est tems de finir.

En résumé, quelle assertion de l'Espagnol contre nous est fondée? Aucune, car les uns sont mensongères ou ne sont que la contestation de nos opinions politiques indignement travesties; et les autres n'ont de fondement que dans la différence de notre manière de voir avec la sienne. Qu'il renonce donc à l'idée de faire goûter ici ses principes, et surtout en le prenant sur ce ton. Qu'il se persuade bien que rien au monde ne nous fera jamais dévier de la route que nous avons suivie jusqu'à présent; c'est-à-dire que, quelque soit l'insuffisance de nos efforts, on nous verra toujours prêts à descendre dans la lice pour la défense des droits d'une partie du genre humain opprimé par quelques orgueilleux et imbéciles despotes; et que malgré ses jérémiades et les faussetés qu'il débite sur nous, nous saurons bien faire triompher la vérité, montrer à tous le but généreux auquel nous aspirons, et mériter l'estime de ceux à qui il voudrait persuader de voir en nous de perfides ennemis.

A Messieurs les Éditeurs de l'Abelle.

L'Argus revient à la charge sur la question électorale; et comment n'y reviendrait-il pas?

Lorsqu'après avoir douté du succès de sa cause, on en est venu malheureusement à n'avoir plus même de doute, il faut bien se faire illusion à soi-même et donner le change à ceux qui l'on voudrait envelopper dans une défaite inévitable; le moyen d'arriver à ce but? Parler beaucoup, écrire beaucoup... c'est ainsi qu'on s'échauffe le zèle refroidi de ses partisans et que quelquefois même on parvient à étourdir momentanément ses adversaires.

Toute la question est renfermée là; voilà la ligne qu'il a suivie, sans en dévier, le parti dont l'Argus est l'avocat; ce n'est point au peuple qu'il en appelle, c'est aux deux chambres; pour lui les deux chambres sont tout, et le peuple tout entier est compté pour rien.

Il est tems, enfin, d'aborder une question à laquelle se rattachent tous nos intérêts, sur la solution de laquelle reposent tous nos droits.

Disons-nous que M. Beauvais compte une immense majorité de votes posthumes? L'Argus se tait.

Disons-nous que M. Beauvais s'est toujours vu l'objet de l'estime et de l'affection de ses collègues? L'Argus dit.

Disons-nous que lors même que M. Roman trouverait dans les deux chambres, quelques préférences individuelles, ces préférences devaient céder à la volonté nationale exprimée hautement et officiellement par les vœux des citoyens? L'Argus siffla encore et en appella aux deux chambres. Il est tems, le répétons nous, d'approfondir la question; et quelles que puissent être les interprétations auxquelles l'Argus ne manquera pas de se livrer, nous lui posons cette seule question: Est-ce au peuple ou seulement aux deux chambres qu'appartient la nomination d'un gouverneur? Si c'est aux deux chambres à le nommer pourquoi les assemblées du peuple et au contraire le peuple seul est investi de ce droit, quelle est la vocation des deux chambres, sinon de promulguer par un acte de pure forme, l'expression de la volonté toute-puissante de ses concitoyens? UN ELECTEUR.

FEUILLETON.

— On annonce pour demain Dimanche une autre grande partie de RAQUETTES, qui doit avoir lieu à la Course des chevaux. Cette partie doit être, dit-on, des plus brillantes; un grand nombre de CHACTAS très-forts joueurs sont arrivés pour y prendre part, et des paris assez considérables sont ouverts entre les amateurs. Beau coup de personnes pensent que la victoire restera cette fois aux Chactas.

A propos de cette fête, dont le spectacle, depuis quelques années, est devenu assez rare à la Nlle. Orléans, nous exprimons ici le regret d'avoir vu les jeunes créoles renoncer presque entièrement à ce jeu national, qui rappelle assez bien les jeux Olympiques de la vieille Grèce, et dont les exercices, comme ceux-ci, perfectionnent la souplesse et l'agilité et facilitent le développement des formes et de la force musculaire chez les jeunes gens qui s'y livrent habituellement. Ce ne serait peut-être pas hasarder une opinion, que de dire que c'est aux exercices du jeu de

paume, que nous appelons Raquettes, et à leurs courses fréquentes dans les carrières, que les premiers habitants de la Louisiane ont dû de nous transmettre cette race d'hommes grands, bienfaits et robustes dont elle est peuplée aujourd'hui. Voici pour les jeunes amateurs l'occasion d'aller prendre une leçon de ce jeu dont nous avons appris ce jeu; les Chactas, dont la race est éteinte ou dispersée semblent nous l'avoir légué comme un souvenir de leur ancienne domination sur les rives du vieux père des eaux.

NECROLOGIE.

Décédé, le 9 Mai, aux Attakapas, dans la paroisse Ste. Marie, à l'âge de 93 ans, Mr. SORREL, (Cousin Ergoïs) natif de Grenoble (Dauphiné) ancien colonel du génie au service de France, et ingénieur en chef du département de l'Orléans, et directeur de la colonie française de St. Domingue; directeur-général de la partie topographique de l'armée, chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis.

Mr. Sorrel, né en 1737, après avoir reçu l'éducation la plus soignée, et fait d'excellentes études, entra en 1751 à l'école de génie; établie à Grenoble, joignant aux dispositions les plus heureuses, une grande aptitude au travail, ne goûta point pour les mathématiques, ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à être classé parmi le nombre des élèves les plus distingués.

Trois ans s'étaient à peine écoulés, depuis son entrée à cette école militaire, qu'il fut ordonné de se rendre à l'armée de M. d'Aiguillon, sur les côtes de Bretagne, en qualité d'aide-de-camp du comte de Belleroy, commandant en second dans cette province; il y fit les campagnes de 1757, 1758; assista à la bataille de Saint-Cast, dont il dressa le plan avec tous les ingénieurs de l'armée; ce qui lui valut le titre de surnuméraire dans le corps des ingénieurs géographes attachés au département de la guerre. En 1760, sous-lieutenant dans le corps des chasseurs de Fischer, depuis légion de Confians, il se distingua aux batailles de Corbach, Warbourg, Ko. Zienberg, où il reçut plusieurs blessures.

Le 16 Octobre de la même année, il fut blessé grièvement, d'un coup de baïonnette au dessus de la poitrine, à la bataille de Glostercamp; à cette journée rendue mémorable par le dévouement sublime du chevalier d'Assas: Capitaine au régiment d'Auvergne il est envoyé pendant la nuit à la découverte, et tombe dans un détachement de grenadiers hanovriens, tout près de reprendre le camp: si tu parles, tu meurs, lui dit-on en le saisissant, et vingt baïonnettes sont sur sa poitrine. Il se recueillit un moment, puis s'écria de toute sa force: "Auvergne, à moi, c'est l'ennemi!" Il tombe à l'instant; mais le camp ne fut pas surpris.

Outre son service dans ce corps, Mr. Sorrel fut toujours occupé, par ordre du ministre de la guerre, aux reconnaissances en avant de l'armée du Bas Rhin; et, en 1761, il reçut le brevet de lieutenant et d'ingénieur-géographe des troupes et armées détachées sur le Bas Rhin et sur le Mein, depuis Rhinberg jusqu'à Wurzburg.

En 1763, le gouvernement français l'envoya, en cette même qualité, à l'île de St. Domingue pour la levée de la carte; et là, s'ouvrit pour lui une nouvelle carrière; il pendant quarante ans, après avoir été revêtu successivement des emplois les plus honorables, il concourut, par ses connaissances et ses talents, à la prospérité de cette belle colonie; et multiplia, avec ses travaux ses droits à l'estime et à la reconnaissance publiques.

La carte de St. Domingue, commencée dès 1764, abandonnée presque aussitôt, reprise, laissée de nouveau, fort loin d'être achevée, ne le fut qu'en 1787, par Mr. Sorrel, aide de ceux desinateurs. L'administration qui avait toujours senti le besoin de posséder une carte détaillée de la colonie, connaissant toute la capacité de cet ingénieur, venant chargé seul: il répondit pleinement à l'ent de confiance.

Divers cliens difficiles, furent aussi tracés, dirigés, terminés par lui; et son succès dans ces entreprises, lui fit d'autant plus d'honneur, que par des plans mal conçus, les ingénieurs qui le précédèrent y avaient échoué.

Mais, ce qui a particulièrement honoré Mr. Sorrel, a été d'avoir fait servir ses talents à assurer à la ville du Port-au-Prince, sa plus utile ressource, celle de ses eaux. Les administrateurs, le comte de la Luzerne, général St. Barbé de Marbois, intendant, dont il avait conquis toute l'estime et l'affection, confièrent à ses soins ce travail important; sa tâche était pénible; néanmoins il eut le bonheur de la remplir dignement; et la première comme la plus douce satisfaction qu'il en retira fut de l'être témoin de l'algèbre que l'abandon de ces habitants quand ils virent les eaux libres dans leurs murs. Cette joie se montra d'autant plus vivement, que la ville, bâtie en bois, était exposée à de fréquents incendies; et que, d'un autre côté, la plus grande partie des habitants avaient péri, victimes des maladies épidémiques, qu'occasionnaient les éruptions de la montagne de la Platte, qui se renouvelaient de temps en temps, quoiqu'on ne se procurât qu'à une distance tout éloignée, et où les malheureux sans moyens, ne pouvaient aller la puiser.

Avec ses eaux et sa célébrité, cette ville lui dut en même tems ses embellissements. La terrasse au dessous du Présidentant fut également l'œuvre de Mr. Sorrel, il ébaucha le plan, et en dirigea l'exécution. Ce lieu triste, délaissé, se forçant qu'il n'y avait nul de sac, devint par son intelligence, un lieu de délices et de félicité. Il donna de beaux fontaines, et d'un beau jet d'eau. Mr. Mureux de St. Méry, dans son ouvrage sur St. Domingue, où, depuis d'un an, il rend hommage au mérite de Mr. Sorrel, fait de cette promenade publique, une description charmante.

Il serait trop long de retracer ici tout ce qu'a fait Mr. Sorrel pour le bien de la colonie, mais une justice à lui rendre, que l'on ne doit pas oublier, est que, dans les nombreux travaux qu'on lui confia, ou qu'il entreprit de lui-même, il observa une économie sévère, ne produisant que ses peines et un zèle infatigable.

Tant de services ne restèrent point sans récompense: le gouvernement le nomma en 1769 ingénieur des places de St. Domingue; 1771, capitaine d'infanterie des colonies, comme ingénieur; 1780, aide-marshal général des logis de l'armée; et ingénieur en chef au département de l'Orléans; 1786, chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis; 1790, major d'infanterie; et commandant pour le roi au Mirbalais; 1798, chef de bataillon du génie, directeur des fortifications; 1803, colonel du génie, directeur de la partie topographique de l'armée.

Arrivèrent les affreux désastres de la colonie et tous les traits de l'adversité vinrent s'éprouver sur Mr. Sorrel; femme, enfants, fortune considérable, emploi distingué, tout en peu d'instants lui fut enlevé; il ne lui resta que 66 ans, d'autre ressource que la suite, et une amertume que les revers ne purent ôter.

D'abord il se retira à l'île de Cuba, puis à la Havane, d'où il fit connaître sa triste situation à un proche parent de son nom, habitant depuis nombre d'années la Louisiane; sa réponse ne se fit pas attendre; elle était une invitation pressante de venir finir ses jours auprès de lui; il y vint en 1803. Depuis cette époque, il a constamment habité les Attakapas.

Homme laborieux, à caractère et trouvé dans les délices de l'étude, l'oubli de tous ses malheurs; pendant les vingt-cinq ans qu'il a vécu écoulés entre eux et sa mort, il s'y est livré sans relâche, et chaque jour a porté son fruit.

Sa première occupation fut de mettre ordre à une collection de plans, cartes de St. Domingue, mémoires, renseignements de toutes espèces sur tous les objets, à laquelle il s'était étendu sur son long séjour dans la colonie qu'il parcourut dans son entier. Cet ouvrage qu'il eut le bonheur de sauver avec sa vie, était le résultat de son travail particulier et de ses veilles.

Le gouvernement français ayant appris qu'il le possédait encore, et en connaissant tout le mérite, s'empressa de lui manifester le désir d'en faire l'acquisition.

Mr. Sorrel, touché de cette recherche, étant sans héritiers et sans ambition, fit l'abandon gratuit de sa collection au Département de la Martinique; le Ministère en exprimant sa reconnaissance, promit de faire imprimer le tout sous le nom du l'auteur.

Ce don noble et généreux; était vraiment digne d'un Français, qui, pendant de longues années; avait si bien servi son pays.

Mr. Sorrel laisse plusieurs manuscrits, des mémoires contenant des observations précieuses et scientifiques; et il laisse aussi quelques ouvrages qui ont nécessité une patience rare, à tout épreuve, et un degré d'attention peu ordinaire, entre autres: deux globes de toute grandeur, parfaitement exacts, entièrement de sa main; à quels il travaillait avec d'autant plus de courage et de plaisir, qu'il les destinait à son digne parent, par lequel il avait été si bien reçu et qui, quoique moins âgé, quitta cette vie plusieurs années avant lui, mais ne l'oublia pas dans son testament.

Dans ses travaux, dans ses écrits, comme dans ses discours, tout fut louable chez Mr. Sorrel, et rien n'annonça le vain désir d'être loué; avec les talents qui distinguent, il n'aspira réellement qu'à l'honneur d'être utile. Jamais il ne prit aucun manège; il détestait l'hyppocrisie, surtout celle de la vertu; il n'affectait, ne dissimulait rien, qu'il était la bassesse, ne fut impudique qu'à l'égard de lui-même; et néanmoins, aucun mot désobligeant ne sortit jamais de sa bouche. D'un caractère doux, facile et très-agréable, son heureux caractère ne se démentit en aucun temps, il a traversé les bons et mauvais jours d'une vie de près d'un siècle, sans que l'on se soit aperçu de la moindre altération de son humeur. Non, de beaucoup de perspicacité, et d'une présence d'esprit admirable, il se trouvait dans tous ses entretiens, une gaieté vive et piquante, une mémoire intarissable, même extraordinaire.

Dans tous ses traits se voyait un calme, une tranquillité que peuvent seuls procurer la paix de l'âme et l'absence des passions violentes; malgré son grand âge, il avait la fraîcheur de la santé; rien en sa noble figure, n'annonçait la décrépitude; et la majesté des années était répandue sur toute sa personne.

L'approche de la mort ne l'a point ému; il s'y arriva sans effort, avec la constance de la vertu; et, à ses derniers moments, conservant sa connaissance entière, mais privé de la faculté de parler, il exprimait encore par ses gestes, par ses mouvements, le sourire sur ses lèvres, toute sa reconnaissance à ceux dont il était entouré; et qui, depuis la mort de son estimable parent, n'avaient cessé de lui prodiguer les soins les plus tendres, les plus touchants. N. Orléans, 29 Mai 1830.

Un grand nombre d'électeurs ont résolu de soutenir Mr. A. BEAUVAIS comme candidat à la place de Gouverneur à l'élection prochaine. Un grand nombre de votans soutiendra Mr. A. B. ROMAN comme candidat à la place de Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, à l'élection prochaine.

Un grand nombre d'électeurs se proposent de voter pour Mr. ANTONIO DUCROS comme sénateur pour le 2d. district sénatorial aux élections de Juillet.

Marine.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

- Expéditions. Nav. Liverpool, Sullivan, Havre, J. G. Stevenson. Nav. John Hale, Thompson, Liverpool, Bricker & McKenna. Brick Robert Quill, Robert, Liverpool, Currell, Kilshaw & Co. Brick Pulsaki, Webb, N. York, Capitaine. Brick Ohaga, Palmer, Baltimore, Capit. Brick Enterprise, Lewis, Boston, Capit. Gbel. Maria, Baker, Pensacole, Capit. Arrivés. Bateau de renfort de Shark, Wood, des Passes, ayant mis en mer le brick Nile et au mouillage le brick Baco. Parle au navire Wm Neilson, de la Mobile, à 10 milles S E du phare. Laisse à la passe S O le brick Margaret et brick Batchelor. Un navire à la baie d'Orléans, dont il n'a pu connaître le nom; navire Edward toujours échoué sur la barre S O. Il a amené le navire Exchange et le sac du Batchelor. Bateau à vapeur Penn, Crawford, de St. Louis, avec un chargement de plomb, tabac &c. à divers destinations — 11 passagers. Bateau à vap. Courtland, Edgerton, de Vicksburg, avec du coton. En rivière. Brick Ann Maria, Thorndike, Wilmington, Gbel. Tamphilas, Chatham, Philadelphie. Gbel. Tizarr, Shannon, Appalachicola.

ESCLAVE EN MARRONAGE.

EST partie marronne depuis environ deux mois, de chez la sous-maîtresse, une négresse nommée Marie, âgée d'environ 30 ans, parlant anglais et français; il lui manque elle une dent, à des traits fins, et la peau d'un noir foncé; elle porte une cicatrice au cou, et est bien connue comme ayant vendu des fruits et du café sur la levée et dans le Taubourg Ste. Marie près des Chactas; elle a appartenu ci-devant à Mr. Leymaze. Une récompense de dix piastres sera donnée à celui qui la ramènera à sa maîtresse, ou la conduira à la geôle. 29 mai.—2f. Vve BELINE.

VENTES A L'ENCAN.

PAR J. T. BAUDUC. MARDI, 1er. Juin prochain, à 4 heures, au coin des rues Dumaine et Trémé, il sera vendu le fonds entier d'une boutique d'épicerie. 28 mai

Grande Partie DE RAQUETTES.

A la demande de beaucoup de citoyens. DIMANCHE, 30 du courant, grande Partie de raquettes faite par les Chactas à la course des chevaux. Les spectateurs sont priés de ne pas gêner les joueurs. Prix d'entrée: 2 escalins par personne. Il y aura à peu près 80 joueurs. On fera bombilla, c'est-à-dire que la pelotte sera en l'air à 3 heures précises; le 26 mai.